

LA FORCE DE L'ÉVÉNEMENT. LEADERS ET ANCÊTRES EN PAYS KANAK (NOUVELLE-CALÉDONIE)

Alban Bensa

J'examinerai le croisement de la mémoire collective et de la mémoire personnelle en tant que l'une ouvre la communication avec les ancêtres d'une future nation et que l'autre instaure un lien intime avec le parent disparu d'un lignage. Le politique et le religieux sont ici inséparables mais se conjuguent en obéissant à des logiques différentes selon qu'on se réfère à l'ordre étatique ou à l'ordre segmentaire.

La dimension fondatrice de l'événement est indéniable. Mais si son surgissement est bien une rupture d'intelligibilité avec ce qui le précédait, s'il inaugure de nouvelles mises en récits, en rituels et finalement en institutions (Bensa et Fassin, 2002), il concerne à la fois le temporel et le spirituel et va jusqu'à les mêler en suscitant des émotions dont il est bien difficile, comme le développait déjà Durkheim (1912), de dire si elles relèvent strictement du religieux ou du politique. Les conséquences de la nouveauté qui survient sont en outre à la fois collectives et individuelles ; ce qui implique de penser comment s'effectue la transformation des sujets singuliers et des groupes à l'épreuve de l'événement. Une situation historique contemporaine précise nous servira de fil conducteur.

1. Se souvenir

Les scènes décrites et commentées ci-après se déroulent en Mélanésie, plus précisément en Nouvelle-Calédonie, un pays d'outre-mer que la France accompagne actuellement sur la voie de l'émancipation, une émancipation pouvant conduire soit à une très large autonomie, soit à diverses formes d'indépendance. Les premiers occupants de cet archipel du Pacifique-Sud se nomment eux-mêmes, depuis une quarantaine d'années, « Kanak ». Ces autochtones océaniens réclament en majorité l'indépendance et luttent pour une décolonisation complète de leur pays. Cette mobilisation politique a donné lieu, depuis la fin des années 1960, à des protestations, des violences puis des négociations et, pour ce qui nous intéresse ici, à des reconstructions narratives et à des rituels politiques visant à inscrire le mouvement indépendantiste dans une histoire partagée et unifiée. Les modalités de tissage d'une mémoire commune, celle du peuple kanak, dans l'espoir d'une décolonisation et donc d'une prise de souveraineté complète, s'éclairent dès lors qu'on les rapporte à des caractéristiques profondes de l'univers kanak, au premier rang desquelles la segmentarité de l'organisation socio-politique et la référence aux pouvoirs des ancêtres.

La structure sociale est segmentaire, c'est-à-dire que les unités sociales sont composées de familles, elles-mêmes intégrées dans des lignées, des lignages et des clans patrilinéaires. Ces unités peuvent se fragmenter en de nouvelles entités. Les individus se pensent, sans se référer à une totalité fermée, comme les membres de segments sociaux en relation selon différentes voies. Ce système ouvert donne lieu à diverses configurations politiques.

Les unités sociales se rattachent à des ancêtres fondateurs individualisés et désignés par des noms de personnes et par des toponymes renvoyant aux endroits qu'ils occupèrent autrefois et dont les vestiges (des tertres) sont encore visibles aujourd'hui. Ces personnages, dont on connaît l'histoire, sont reliés entre eux par les chemins qu'ils ont parcourus de tertres en tertres. La généalogie, au-delà de quelques générations ascendantes, se confond avec l'itinéraire des fondateurs des tertres-lignages (Bensa et Rivierre, 1982) qui forment un clan exogame.